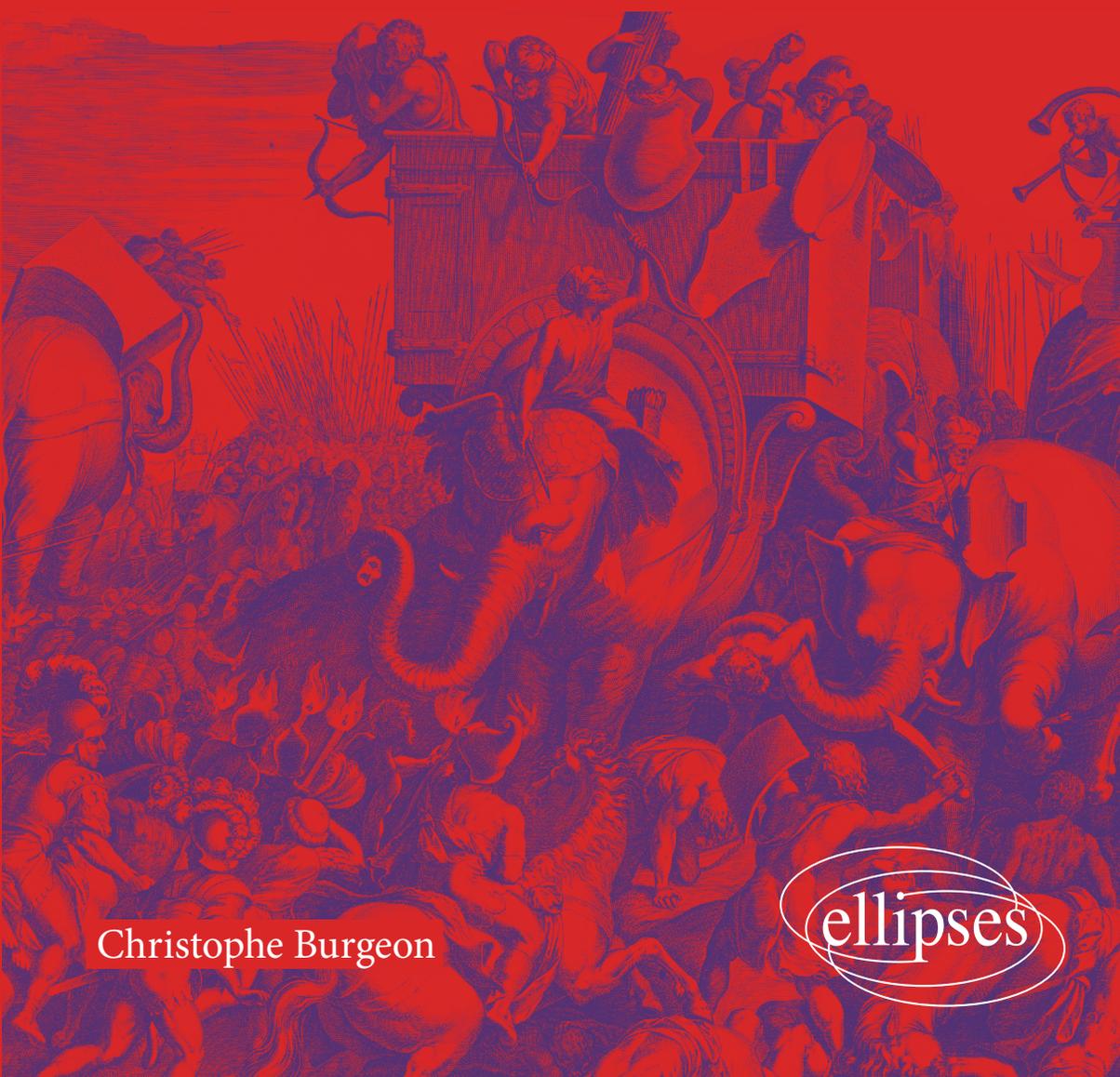


BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

HANNIBAL



Christophe Burgeon

ellipses

INTRODUCTION

Fils d'Hamilcar, général carthaginois ayant combattu les Romains lors de la première guerre punique (264-241 avant J.-C.), Hannibal Barca était coutumier de la geste militaire : la peur de subir l'asservissement, le bruit assourdissant provoqué par les armes des belligérants qui s'entrechoquaient et le sang recouvrant les corps des soldats tombés sur le champ de bataille étaient autant d'expériences et de sensations qui lui étaient familières. L'ennemi de Rome remporta d'ailleurs plusieurs victoires contre l'*Vrbs* en un bref laps de temps, et marqua, pendant des siècles, la mémoire collective. Il ne fut néanmoins pas en mesure de remporter la deuxième guerre ayant opposé Rome à Carthage (218-201 avant J.-C.). Aurait-il été meilleur tacticien que stratège ? Son armée se serait-elle montrée inférieure à celle des Quirites ? Son génie militaire aurait-il été surpassé par celui de Scipion l'Africain ?

Hannibal parlait le punique et le grec, même si Cicéron prétend qu'il ne maîtrisait pas la langue de Démosthène ; Carthage était une cité éminemment hellénisée depuis les guerres menées contre Syracuse au IV^e siècle avant J.-C. Féru d'hellénisme, il fut au fait de l'histoire grecque, discipline maîtresse de vie ; il eut vraisemblablement lecture de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide et de divers ouvrages hellénistiques tels que les *Mémoires* de Pyrrhus et les *Praxeis* de Callisthène, qui contaient les entreprises d'Alexandre le Grand. Hannibal admirait ce dernier pour avoir défait, en trois batailles (au Granique, à Issos et à Gaugamèles), Darius III, Grand Roi perse. Sans doute le Barcide ambitionnait-il de l'imiter sur le plan militaire.

Refusant de se livrer aux excès, ce dernier fit preuve de frugalité, but peu de vin, et n'était guère enclin à s'enrichir personnellement. Opposé au port de tout signe ostentatoire, il revêtait une tenue semblable à celle de ses soldats. Singulière était sa capacité à les comprendre et à percevoir leurs aspirations ainsi que leurs besoins. Par ailleurs, endurci, il supportait aussi bien le froid intense que le chaud humide. Au surplus, il savait se tenir éveillé durant de nombreuses heures.

Instruit en matière de culte par des membres de la caste sacerdotale et par ses pédagogues, Hannibal possédait des connaissances solides en matière d'art divinatoire. Toutefois, il ne s'en servit véritablement que pour acquérir une aura particulière en présence de ses troupes. Rationaliste et pragmatique, il ne fit de la religion qu'un instrument destiné à renforcer son charisme.

Rome n'a jamais été aussi proche de l'anéantissement qu'au cours de la deuxième guerre punique, laquelle fut bien davantage qu'une simple nouvelle étape dans la lutte séculaire qui opposa l'*Vrbs* à Carthage. Hannibal sut se montrer à la fois prévoyant et prompt à prendre des décisions. La réflexion et la célérité participèrent toutes deux à ses succès sur le champ de bataille. Il enrichit par ailleurs les stratégies militaires d'autant par des nouveautés ; la manière dont se positionnèrent ses fantassins à Cannes en 216 en constitue un exemple notable. S'il cherchait toujours à recueillir un maximum d'informations avant une bataille, notamment auprès des indigènes qui acceptaient de lui prêter leur concours, il était susceptible de réajuster ses plans pour s'adapter à la configuration d'un lieu ou à une disposition prise par l'ennemi. Concomitamment, il était à même de pénétrer l'âme des généraux romains, du moins durant les premières années de la deuxième guerre punique, pour mener à bien ses projets. Il sut d'ailleurs tirer parti de certaines querelles et rivalités intestines.

Au demeurant, considérant l'*arètè* (le « courage » ; la « virilité ») comme insuffisante lorsqu'il s'agissait de renverser l'ennemi, le Carthaginois, à l'instar d'Ulysse dans l'*Iliade* et l'*Odyssee*, n'hésita pas à recourir à la *mètis* (« ruse ») et à l'escarmouche. Passé maître dans l'art de duper l'adversaire, il utilisa l'expédient, qu'il considérait comme une variante de la tactique, et accordait parfois peu d'importance à la *pistis* (« confiance » ; « fidélité »). La fin justifiait les moyens, comme l'estimaient ses maîtres grecs Philippe II, Alexandre le Grand, Démétrios Poliorcète, Pyrrhus et Xanthippe. Au surplus, Hannibal demeura toujours fidèle à la parole donnée à son père et à ses hommes, car il ressentit, plus que tout, le poids des obligations familiales et patriotiques. À l'instar d'Hamilcar, il avait

fait le vœu d'étendre le territoire punique en Méditerranée occidentale, mais avait surtout accepté l'héritage d'une guerre sans merci contre l'*Vrbs* : Carthage devait prendre sa revanche sur sa rivale politique.

Chacune de ces deux puissances territoriales, à l'origine d'une cité-État de faible importance dont les institutions se fondaient sur « des constitutions mixtes » (contenant des éléments propres à la monarchie, à l'aristocratie et à la démocratie, même si le pouvoir était essentiellement oligarchique), avait pris possession d'une grande partie du monde connu (oikoumène).

À Carthage, dans la mesure où le haut commandement s'exerçait sans limite de temps, la plupart des généraux et des amiraux étaient des « professionnels » de la guerre. Si, depuis la fin du IV^e siècle avant J.-C., les citoyens n'étaient pas assujettis au service militaire, la plupart des hauts officiers de l'armée et de la flotte puniques furent des hommes nés et formés dans la cité. L'habitude carthaginoise de crucifier les généraux incompetents renforçait leur volonté de combattre avec bravoure. Les mercenaires semblent, quant à eux, avoir combattu aussi vaillamment que ces derniers, tout en ayant fait preuve d'une certaine loyauté, car les désertions furent relativement rares. Néanmoins, les frais inhérents à leur inclusion dans l'armée punique impliquaient qu'ils ne pouvaient pas être aussi nombreux que les soldats-citoyens romains et leurs alliés. Toujours est-il que l'un des pans du génie d'Hannibal est d'avoir su faire d'une armée hétérogène composée de Carthaginois, de Numides, de Gaulois et d'Espagnols, ainsi que de certains Italiotes (Samnites, Lucaniens, habitants du Bruttium et de l'Apulie), qui s'y agrégèrent temporairement après la bataille de Cannes, un ensemble cohérent capable de frapper durement les Romains.

Toutefois, le fils d'Hamilcar ne parvint pas à concrétiser son avantage après ses premières victoires en Italie. Il lui aurait par ailleurs été impossible de s'emparer de Rome. De plus, la flotte punique paraît globalement s'être montrée réticente à courir le risque d'affronter les navires de guerre romains, et ce, même en jouissant de la supériorité numérique, comme cela fut le cas au Cap Pachynon, en 212. Concomitamment, les rencontres entre la marine romaine et les Puniques se soldèrent généralement par l'insuccès de ces derniers.

Du côté romain, les rivalités entre les principales familles aristocratiques, dont certains représentants furent les généraux qui combattirent Hannibal, subordonnèrent parfois leur conduite aux instances du prestige personnel ou gentilice. Parallèlement, l'annualité de la charge de consul poussait souvent les chefs de guerre romains ambitieux à chercher coûte que coûte la victoire sur le champ de bataille avant d'être remplacés par leur successeur. Telle attitude les conduisait de temps à autre à prendre des initiatives peu heureuses. En outre, le rythme naturel de la guerre était conforme aux exigences élémentaires des paysans-soldats, pour lesquels la lutte armée constituait parfois une parenthèse douloureuse, quoique obligatoire et nécessaire, avant de s'en retourner à leurs activités agricoles. Eux aussi avaient donc tout intérêt à terminer la guerre le plus rapidement possible. Cependant, ces citoyens-soldats, bien équipés, étaient animés d'un courage à toute épreuve, et étaient convaincus que la victoire finale ne pouvait leur échapper.

En outre, la puissance démographique de Rome défavorisa les Puniques. À de rares exceptions près, l'ensemble des citoyens âgés de dix-sept à quarante-cinq ans étaient assujettis au service militaire. S'il est malaisé d'évaluer le nombre exact de *ciues* (« citoyens ») à la veille de la guerre d'Hannibal, Rome, selon Polybe, disposait de 250 000 soldats destinés à l'infanterie et de 23 000 autres devant servir dans la cavalerie ; plus de la moitié de ces effectifs provenait de ses alliés latins (les anciens membres du *Nomen Latinum*) et italiens (*socii*). Néanmoins, ces derniers n'étaient pas tous fiables. Pour preuve, Hannibal entendit très tôt les convaincre de rompre leur alliance avec Rome. Toujours est-il qu'en 209, seules douze des trente colonies latines refusèrent de fournir leur quota de soldats à l'*Vrbs*, clamant qu'il ne leur restait plus suffisamment d'hommes ; cela ne signifie pas pour autant qu'elles aient songé à se rallier à l'ennemi.

Malheureusement, nous n'avons conservé aucune source punique contant la geste d'Hannibal. Nous le voyons en grande partie à travers les yeux des Romains, dont l'intérêt était d'exagérer son génie militaire afin de magnifier leur propre victoire sur lui, et de le présenter comme un Barbare indigne d'émulation.

LES SOURCES

POLYBE

Né vers 208 avant J.-C. à Mégalopolis, Polybe fut magistrat (hipparque) de la Ligue achéenne. Son travail historique, rédigé pour l'essentiel entre 167 et 151 avant J.-C. et qui connut une large diffusion dans l'Empire romain, suscita l'intérêt des lettrés de l'Antiquité; Cornelius Nepos, Varron et Cicéron le tenaient en haute estime en raison de sa rigueur, de son pragmatisme et de la rectitude de son propos.

L'historien grec utilisa plusieurs sources grecques anonymes, parmi lesquelles beaucoup semblent avoir été pro-carthaginoises. Il lut les *Annales* de Fabius Pictor, dont il déplore le manque d'objectivité, et aurait également consulté les travaux de L. Cincius Alimentus, préteur en Sicile en 210/209, de C. Acilius, annaliste, et d'A. Postumius Albinus, consul en 151. Il est moins certain qu'il ait parcouru les *Histoires* en langue grecque de P. Cornelius Scipio (le fils de l'Africain), dont la composition est saluée par Cicéron. La mesure dans laquelle le Mégalopolitain aurait pu consulter les *Origines* de Caton est tout aussi incertaine, car, bien qu'il soit clair qu'il avait acquis une connaissance du latin au cours de son long séjour en Italie, nous ne pouvons pas savoir avec certitude dans quelle mesure il maîtrisait cette langue. Pour des raisons similaires, nous ne sommes pas certains que Polybe ait connu l'histoire de L. Cassius Hemina. Par ailleurs, il voyagea à maintes reprises afin d'acquérir une connaissance directe du contexte géographique et topographique des événements qu'il raconte et analyse. En outre, il consulta des documents d'archives, et s'entretint avec des témoins oculaires. Lorsqu'il fut à Carthage, l'historien interrogea des Puniques qui avaient connu Hannibal; il compléta ces informations lors de discussions avec le roi numide Massinissa. L'historien rapporte également qu'il se livra à l'examen d'une inscription figurant sur le promontoire lacinien, dans le sud de l'Italie, sur laquelle Hannibal avait enregistré ses effectifs.

Le ressentiment initial de Polybe après sa déportation à Rome à la suite de la bataille de Pydna (168 avant J.-C.) s'était rapidement apaisé. Le régime de faveur qui lui avait été accordé lui permit de s'accommoder aisément de sa nouvelle existence. Il occupait, par ses relations étroites avec Scipion Émilien, une place de choix dans les milieux dirigeants. Le point de vue adopté était celui d'un Grec romanisé. Pour preuve, Polybe ne désigne jamais un Romain par le terme de « *barbaros* » (« barbare »). Selon lui, au contraire, le Quirite n'était plus un étranger, ce qui prouve qu'il se sentait lui-même Romain ou, du moins, qu'il réunissait Grecs et Romains en un seul peuple. Au demeurant, le regard qu'il portait sur les institutions et les valeurs romaines était éminemment dépourvu de toute considération négative. Le système romain étant, à ses yeux, le plus efficace, il était, par définition, celui qui devait être adopté dans l'oïkoumène. Ce pragmatisme qui facilita la romanisation de ce chef de guerre et historien grec, fin connaisseur de la poliorcétique, est patent dans le récit – conservé partiellement – qu'il fit du deuxième conflit romano-punique.

Du reste, tout au long de son compte rendu de celui-ci, Polybe se plaît à donner des Quirites l'image d'un corps insécable. *A contrario*, les forces d'Hannibal sont maintes fois qualifiées d'hétérogènes. D'autres traits sont plus significatifs encore. C'est notamment le cas de l'étonnante « loyauté » des Romains au combat, opposée à la « perfidie » carthaginoise. Par ailleurs, Polybe donne une image simplifiée du processus de décision qui provoqua le déclenchement de la deuxième guerre punique. Ainsi rejette-t-il la version des faits de certains de ses pairs selon lesquels l'*Vrbs*, malgré la prise de son alliée Sagonte, n'aurait décidé d'entrer en conflit contre Carthage qu'après de longs débats.

Pour Polybe, Hannibal, qui fut « l'âme » de la deuxième guerre punique, était adroit, vigoureux et courageux. En outre, il explique qu'il méprisait les réjouissances obscènes, et qu'il était d'une aptitude rare à surmonter l'exténuation, tout en faisant preuve de dénuement. Le général carthaginois incarnait, aux dires du Mégalopolitain, la figure exemplaire que ses compagnons se devaient d'imiter. Il est par ailleurs comparé à un capitaine de navire fédérateur. L'historien pensait ainsi

que les forces carthaginoises avaient longtemps fait jeu égal avec celles de Rome en termes d'habileté au combat. Néanmoins, comme pour ses pairs de langue latine, le Barcide était avant tout l'adversaire de l'*Vrbs*.

La ligne générale du récit de la deuxième guerre punique est similaire chez le Mégalopolitain et chez Tite-Live. Le second dépend du premier quant aux événements survenus en Sicile entre 215 et 212 avant J.-C., la prise de Tarente et les affrontements en Afrique s'étant déroulés à la fin du conflit romano-punique. De même, comme chez Tite-Live, le jugement polybien porté sur Varron, fustigé pour son manque de courage, est lié au fait que le milieu sénatorial avait fait de ce dernier l'anti-*exemplum* de virilité. Toutefois, les comptes rendus des deux historiens divergent sur de nombreux points. Le Padouan ne cite d'ailleurs pour la première fois Polybe que dans le dernier livre de la troisième décade, à la fin de son exposé sur la guerre d'Hannibal ; il estime que le travail de son homologue grec a « quelque poids ». Dès lors, soit Polybe et Tite-Live eurent recours à des sources différentes, soit ils se fondèrent sur des écrits identiques (les *Annales* de Fabius Pictor par exemple), mais en les adaptant, ce qui est peu vraisemblable, soit Polybe ne servit de modèle littéraire à Tite-Live que lors de quelques épisodes de la guerre, principalement à partir du livre 23.

FABIUS PICTOR

Contemporain de la guerre d'Hannibal, Q. Fabius Pictor fut, avec L. Cincius Alimentus, le plus ancien des annalistes romains. Son récit était de première importance, puisque son appartenance à la *gens* Fabia, l'une des familles les plus illustres de Rome qui s'opposa à Hannibal sur le champ de bataille, lui permit d'avoir accès aux sources de l'État romain et de recueillir des témoignages de première main. De plus, il était en partie fondé sur l'autopsie. Fabius Pictor exerça également des responsabilités religieuses. En effet, en réponse au désespoir qui s'empara des esprits quirites après la défaite de Cannes en 216, c'est lui que le Sénat romain envoya à Delphes pour interroger l'oracle de la Pythie.

Ses *Annales*, rédigées en grec, langue de culture de l'aristocratie romaine, présentaient Rome à travers le prisme de la propagande des puissances hellénistiques défendant le monde civilisé contre la barbarie. Elles témoignaient de son conservatisme institutionnel et de son patriotisme. En effet, Fabius Pictor s'assura d'y mettre en exergue la valeur et la discipline des armées romaines, de minimiser leurs pertes et d'exagérer leurs succès face à Hannibal.

TITE-LIVE

Le récit de Tite-Live, qui constitue notre principale source quant aux événements ayant émaillé la deuxième guerre punique, est centré sur les gestes des acteurs, tant de manière individuelle que collective. Cependant, le Padouan, propagandiste d'Auguste dont le dessein est de pénétrer l'âme du lecteur du sentiment de la grandeur romaine, montre rarement un intérêt franc dans le fait de présenter des personnages d'une façon que nous pourrions caractériser de psychologiquement profondes ; les sentiments intérieurs font rarement l'objet d'une description ou d'une analyse dans l'*Ab Vrbe condita*. Les personnages liviens sont généralement répartis dans des catégories globales, de sorte que l'on retrouve des « commandants prudents », à l'instar de Fabius Maximus, et des « commandants impétueux », tels Varron ou Flaminius.

La troisième décennie livienne est avant tout morale parce qu'elle partage les valeurs du *mos maiorum* (« coutume des ancêtres ») et prône le rétablissement de la cohésion civique et militaire. Elle a, par ailleurs, une visée moralisatrice conforme à l'idéal cicéronien de l'*historia ornata* (« histoire ornée »), et est inscrite dans un cadre organiciste qui se caractérise par l'alternance de phases ascendantes et descendantes, ainsi que par la progressivité d'un projet devant être mené à bien pour le salut de la Cité. Or le cycle de croissance culminant se situe immédiatement après la deuxième guerre punique. Le lien entre moralité et *fortuna* (« fortune » ; « destin ») est prégnant tout au long du compte rendu livien de la guerre d'Hannibal. En effet, lorsque les généraux romains faisaient preuve de *virtus* (« courage » ; « virilité »), de *pietas* (« piété ») et de *fides* (« fidélité » ;